

Le décor

Le Congrès se réunit au Kremlin, dans l'ancien Palais de Justice, affecté maintenant aux services du Comité Central Exécutif des Soviets.

Les délégués étrangers franchirent timidement les portes majestueuses de l'immense enceinte. Le Kremlin, immobile spectateur de quatre siècles d'Histoire, ne supposait guère que ces hommes obscurs allaient jeter du haut de ses murailles rouges un cri qui retentirait avec plus d'éclat et qui se répercuterait en effets plus grandioses qu'aucune des proclamations lancées jadis par les augustes habitants de ses palais, despotes séculaires de l'Etat le plus vaste du monde.

La salle où se tint le Congrès est une des plus humbles du Palais. Etroite et longue, elle ne peut guère contenir qu'une centaine de personnes. Les délégués s'y installèrent sur des chaises fragiles, devant des tables branlantes, évidemment empruntées à quelque café. Sur les murs, des photographies ; les fondateurs de la Première Internationale, Marx et Engels ; les chefs encore honorés de la Seconde, c'est-à-dire surtout les disparus, et parmi eux, le martyr d'hier Jaurès, les martyrs d'aujourd'hui, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg, entre leurs vieux compagnons de lutte Franz Mehring et Clara Zetkin. Jules Guesde figurait d'abord dans cette galerie vénérée. Je proposai qu'on inscrivit sous son nom « Mort en 1914 ». Mais Lénine fit retirer le portrait de ce vieillard qui ne survit à sa gloire que pour la ternir.

A l'une des extrémités de la salle, sur une estrade basse, une table longue pour le Bureau, un haut pupitre scolaire pour les orateurs. Un peu partout, des draperies d'andri-nople rouge, tachées des inscriptions traditionnelles. D'admirables tapis, des tapis impériaux, jonchent le plancher. C'est qu'il fait froid, très froid dans cette salle : les tapis s'efforcent, vainement d'ailleurs, de suppléer au calorifère qui projette sur les délégués d'horribles bouffées d'air glacé. Les congressistes jouissent moralement des avantages de la vie soviétiste. Ils doivent en subir physiquement les inconvénients.

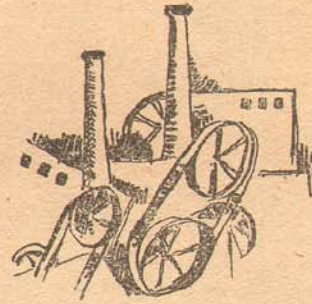
Moscou manque de combustible. Les congressistes grelotteront. Moscou est à la diète depuis deux ans. Les camarades étrangers ne mangeront pas toujours à leur faim. Ils ne connaissent pas encore la vertu révolutionnaire de la famine. Ils ignorent que les restrictions alimentaires sont venues à bout des des obésités les plus rebelles, que la suppression du vin, de l'alcool et des épices a restauré bien des estomacs délabrés. Ils sont visiblement surpris par le naturel, par la simplicité totale des Russes qui reçoivent leurs hôtes sans parade, sans façons. Ils constatent d'abord avec un peu d'humeur, parce qu'il fait très froid et que le froid ouvre l'appétit, puis avec orgueil, parce qu'ils sont de vaillants militants que les menus des Commissaires du Peuple ne sont pas différents de ceux — si déplorablement frugaux — qu'on goûte dans les autres restaurants soviétistes. Ainsi, ils découvrent un des secrets de la valeur du révolutionnaire russe : son ascétisme ou, pour employer un mot plus exact et moins ridicule, l'aisance incroyable avec laquelle, s'adaptant à toutes les circonstances, il développe ou comprime ses besoins.

Ils font très vite contre mauvaise fortune bon cœur. Les pieds ont un peu froid, mais les cœurs ont si chaud.

Les estomacs ne sont pas rassasiés, mais la Russie prodigue une nourriture spirituelle si savoureuse. En quelques heures, ils ont réagi. En quelques jours, ils sont conquis.

Le Congrès a été simple et fraternel comme une réunion familiale. Le 6 mars, il est terminé. Les délégués sont libres. A Moscou, puis à Pétrograd, le Parti, puis les masses travailleuses vont les fêter.

Avec quelle générosité, avec quelle splendeur, avec quel enthousiasme ! Avec ce sens inné de la grandeur que possédèrent les sociétés médiévales, qu'étouffa partout la royauté, que notre grande Révolution fit un temps réparer et qui semble, en Europe, à jamais enfoui sous la médiocrité de la civilisation bourgeoise. Visites aux usines, aux villages, aux institutions soviétistes. Représentations de gala, revues militaires. Et surtout les meetings, grandioses, formidables, innombrables. Ainsi, les camarades étrangers mesurent l'immensité de l'œuvre accomplie. Sur les ruines encore terribles de l'ancien régime, ils aperçoivent la montée lente du nouvel édifice social. Ils s'émeuvent de l'élan révolutionnaire de ce grand peuple si soudainement affranchi, qui fait le difficile apprentissage de la liberté au prix d'atroces souffrances et dont le sang coule aux frontières pour la cause des ouvriers de tous les pays. Quels enseignements leur apporte ce spectacle et quel réconfort !



Poltava, le 28 mars 1919.

Les délégués manifestèrent d'un bout à l'autre du Congrès une humeur extrêmement joyeuse, la joie de maîtres ouvriers accomplissant une grande œuvre.

Le monde bourgeois assimile volontiers tous ceux qui se révoltent contre ses tares et contre ses crimes aux sombres fanatiques de l'Eglise, aux tartuffes faussement humbles, durement orgueilleux, mais impuissants, et par là, jaloux d'étouffer sous la crasse de leur médiocre morale les instincts et les passions des forts. Les vrais communistes, au contraire, se laissent féconder par les instincts et les passions. Et ils débordent de vie, d'une vie saine et joyeuse.

Ils sont joyeux parce qu'optimistes. Optimistes parce que réalistes. Pour bâtir la cité nouvelle, ils possèdent, en effet, la force, la force physique et la force morale, la force du nombre, le bon sens et les lois mêmes de l'évolution humaine. Ils sont sûrs de la victoire.

Ils sont joyeux parce qu'ils regardent vers l'avenir et que l'avenir de l'Humanité est illuminé de soleil. Ils croient au triomphe de la vérité contre le mensonge, de l'amour contre la haine, de la vie contre la mort. Ils sont joyeux comme tous les créateurs, tous les poètes, tous les savants, tous les politiques constructeurs.